Riemann, d'ailleurs, propose la traduction : « si je ne me *sens* un amour de la patrie capable de surmonter... ».

D'autre part, après *dehortantur*, il faut suppléer *et re uera dehortarentur* = « et me détourneraient effectivement, m'auraient déjà détourné jusqu'à présent » ; or, *dehortantur* veut dire : « me détourneraient dans ma pensée ». Si l'auteur s'exprimait au passé, nous aurions une phrase du type : *dehortabantur et reuera dehortata essent.*

L'explication que nous avons proposée semble ainsi avoir une valeur générale. Mais la question de l'emploi du subjonctif dans ces sortes de subordonnées demeure extrêmement délicate, et il faut bien dire que la grammaire classique laisse la plupart de ces problèmes sans solution.

M. Ruch.

IV

DEUX ASPECTS DU STYLE PHILOSOPHIQUE LATIN : Cicéron et Chalcidius, traducteurs du « Phèdre » 245 C

par R. Poncelet
Assistant à la Sorbonne

Sommaire. — *Une étude comparée de deux traductions d'un passage de Platon, celle de Cicéron dans* De re publica *et* Tusculanes, *et celle de Chalcidius au IV^e siècle, fait apparaître, dans les procédés d'expression de l'abstrait, dans la structure de la phrase et l'architecture de l'énoncé, des différences qui caractérisent deux méthodes comme deux états de langue : Cicéron est victime de la forme littéraire et doit satisfaire à des impératifs qui ne sont pas ceux de la pensée ; Chalcidius emploie pour les besoins de la pensée philosophique une langue riche, nuancée, abstraite, adéquate à l'idée, et qui, à certains égards, remporte l'avantage sur le modèle grec. L'étude de son texte révèle, à la fin de la latinité, l'existence d'une langue philosophique qui prépare les développements du Moyen Age.*

La preuve de l'éternité de l'âme par le mouvement (Platon, *Phèdre* 245 C-246 A), transposée une première fois dans le *De re publica* (VI, 27-28), a été reproduite sans changement dans les *Tusculanes* (I, 53-54). Nous confrontons le texte célèbre de Cicéron

avec une traduction peu connue de Chalcidius (*In Plat. Tim. Commentarius*, LVI)[1]. Le contraste de ces deux versions révèle, mieux que la simple comparaison avec le grec, la nature des obstacles rencontrés par Cicéron dans l'expression de l'abstrait et l'originalité des solutions qu'il a choisies. De plus, ces deux pages illustrent, d'une manière exceptionnellement typique, l'opposition entre une véritable langue philosophique, celle de Chalcidius, et une langue littéraire qui tente d'exprimer des vues philosophiques sans renoncer à sa propre nature. Enfin, une telle étude, quoique limitée, jette des doutes sur la justesse des conceptions qui attribuent au latin du Moyen Age le mérite d'avoir inventé de toutes pièces la forme philosophique moderne ; il nous est apparu que, pour apporter à la discussion de ce problème une contribution précise, il fallait mettre l'accent sur deux aspects de l'expression abstraite : 1° la description de la relation (ex. : susceptible de, incompatible avec, procéder de, être indemne de, etc...) ; 2° l'institution d'une architecture de la phrase, nouvelle, et fondamentalement différente de l'organisation propre à la phrase classique.

N. B. — Presque toutes nos citations (même quand elles sont réduites à un seul mot) sont extraites des trois pages indiquées ci-dessus ; il a semblé superflu d'en répéter à chaque fois la référence. — Les crochets isolent, dans le texte grec, les éléments non traduits par Cicéron ; dans le texte latin, les crochets signalent à l'attention du lecteur les mots qui n'ont pas d'équivalent dans le *Phèdre*.

I. — L'expression de l'abstrait

A) *Attribution au sujet d'une qualité.*

La comparaison entre les deux traductions montre que la relation abstraite, chez Cicéron, n'est pas explicitée. Chalcidius, au contraire, décrit ce type de relations avec des procédés d'expression spécifiques, variés et adéquats :

1°) *Appartenance au sujet d'une propriété abstraite.* — Le verbe

1. Chalcidius est peu étudié par la critique moderne ; on s'explique mal un tel délaissement si l'on songe à l'importance de cet auteur comme source de la connaissance de Platon au Moyen Age (cf. R. Klibansky, *The continuity of the platonic tradition*, London, The Warburg Institute, 1939). — La plus récente édition du texte de Chalcidius est celle de Wrobel, Teubner, 1876.

habere, dans le latin de Cicéron, implique toujours à quelque degré la possession d'un objet matériel. L'incapacité de *habere* à des fonctions abstraites s'observe dans toutes les traductions de notre auteur (exemple typique : Plat., *Tim.* 32 C : φιλίαν τε ἔσχεν ἐκ τούτων ; Cic., *Tim.* 15 : « ex quo ipse se concordi quadam *amicitia* et *caritate complectitur* »). De même, Cicéron évite *habere* dans notre texte des *Tusculanes* :

— πᾶν γὰρ [σῶμα], ᾧ μὲν ἔξωθεν τὸ κινεῖσθαι ἄψυχον, ᾧ δ' ἔνδοθεν αὐτῷ ἐξ αὑτοῦ ἔμψυχον.

Cic. : inanimum [est] enim omne [quod] *pulsu agitatur* externo, quod autem [est] animal, id *motu cietur* interiore et suo.	Chalc. : etenim omne corpus, quod quidem *habet* intra se motuum uigorem cum anima [est], quod uero extra sine anima.

Nous lisons plus haut, chez Cicéron : « finem *habet* motus », parce qu'il est possible de constater la fin d'un mouvement, mais l'auteur des *Tusculanes* répugne à écrire : « un corps qui a en lui un principe de mouvement », parce qu'un tel principe n'est pas l'objet d'une vue concrète. Comme dans l'extrait du *Timée* allégué ci-dessus, Cicéron emploie l'instrumental (*pulsu*, *motu*) ajusté à des verbes imagés (*agitatur*, *cietur*)[1]. Le sens abstrait de *habere* n'est pas exceptionnel chez Chalcidius, mais au contraire courant :

Cic. : ceteris quae mouentur.	Chalc. : ceteris ..... quae *motum* ex natura sua *non habent*.

Le successeur de Cicéron ne dispose pas seulement de *habere* ; il abonde en moyens d'expression capables de relayer ce verbe et de caractériser avec précision les modes spéciaux de la relation ici en cause :

— ..... παῦλαν ἔχον κινήσεως παῦλαν ἔχει ζωῆς.

Cic. : ... quando finem habet motus uiuendi finem habeat [necesse est].	Chalc. : ... pausam mouendi *patiens*, pausam [quoque] uitae *patiatur* [necesse est].

« Avoir un mouvement susceptible d'arrêt » constitue une

1. Observer que les oppositions de Chalcidius gardent la sécheresse algébrique du texte grec (*intra, extra ; sine, cum*) ; celles de Cicéron sont moins nettes — et littéraires (disposition chiasmatique : 1 principale, 2 relative, 2 relative, 1 principale ; *uariatio sermonis : pulsu, motu ; agitatur, cietur*).

forme particulière de la relation : « avoir la propriété de se mouvoir ». Chalcidius réserve *habere* au rapport le plus général ; *patiens* spécifie excellemment une forme plus précise du rapport. Le même écrivain recourt aussi à des tours du type : *positus intra motus necessitatem* ; le latin de ce traducteur bénéficie donc, au moins sur le point examiné ici, d'une expression abstraite plus variée et plus exacte que celle de Platon (ἔχειν).

2°) *Relation inverse de la précédente : absence d'une propriété.* — Chalcidius marque cette relation à l'aide de *carere* :

— ἐπειδὴ δ' ἀγέννητόν ἐστι, καὶ ἀδιάφθορον αὐτὸ ἀνάγκη εἶναι.

Cic. : quod si [numquam] oritur, ne occidit [quidem] [umquam].

Chalc. : et quia *caret* generatione, *caret* etiam morte.

Cicéron se contente de prendre négativement le verbe *occidere* (*ne..... quidem*) ; il n'indique pas à l'aide d'un outil d'expression spécifique qu'il s'agit d'une propriété essentielle du sujet[1]. — Certes, les interventions de *carere* ne manquent pas dans l'œuvre cicéronienne, mais le mot est toujours lié à l'idée d'une privation matérielle. Cf. : *Tusc.* I, 87 : « triste enim est nomen ipsum carendi, quia subicitur haec uis : habuit, non habet ; desiderat, requirit, indiget ». *Tusc.* I, 88 : « ... carere in malo non dicitur..... carere enim sentientis est... » (entendez : *carere* implique le sentiment). Le rapport : « être indemne d'une propriété » est confié par Cicéron au verbe *esse*, comme on peut le constater dans le même passage : *Tusc.* I, 90 : « at id ipsum odiosum est, sine sensu *esse* ; odiosum, si id esset carere ».

Mais Chalcidius a d'autres armes, non moins efficaces, pour définir la même relation :

— ἐξ ἀνάγκης ἀγέννητον τε καὶ ἀθάνατον ψυχὴ [ἂν] εἴη.

Cic. : neque nata [certe est] et aeterna est.

Chalc. : (animam)... *positam extra* ortus interitusque necessitatem.

Nous retiendrons que Cicéron possédait déjà l'usage du matériel de Chalcidius : *pati*, *ponere*, *carere* ; mais ces mots restent pri-

1. Grâce à *caret*, l'absence de mort, qui est en soi une *négation*, est présentée comme une détermination *positive* du sujet (procédé analogue à celui de l'algébriste qui fait précéder une quantité négative du signe +).

sonniers d'une image concrète[1]. Le grand écrivain classique n'a pas accompli l'effort d'assouplissement qui coûte si peu à Chalcidius[2].

B) *La traduction de ἀ- privatif.*

Le latin est moins habile que le grec à former des adjectifs composés. Voyons comment les deux traducteurs remédient à cette infériorité de leur langue.

— Équivalents de ἀθάνατον :

1. Cic. : (quod... mouetur) aeternum est.	Chalc. : (quod... mouetur) semper *in* uita est.
2. Cic. : [non traduit].	Chalc. : omnis anima *immortalis*.
3. Cic. : (cum pateat) aeternum id esse.....	Chalc. : ostensa *immortalitate* eius quod.....
4. Cic. : (natura animi) aeterna [est].	Chalc. : (apparet animam) positam *extra*... interitus... necessitatem.

— Équivalents de ἀγένητον :

1. Cic. : (principii) [nulla] [est] origo.	Chalc. : (initium) *sine* ortu.
2. Cic. : (quod si) [numquam] oritur...	Chalc. : (quia) *caret* generatione.

1. Les détails les plus ténus de l'expression confirment cette vue. Par ex. :

Cic. : quia numquam deseritur a se. | Chalc. : ut quod numquam [*motum*] suum *deserat*.

Entre : « s'abandonner soi-même » et « abandonner son propre mouvement », chacun perçoit de quel côté est la supériorité abstraite : le deuxième tour est plus loin de la sensation que le premier. — Il est remarquable (c'est là un trait d'ensemble) que Chalcidius applique l'image à la relation elle-même, non à des objets. Grâce à cela : 1° Les relations sont distinguées les unes des autres avec plus de variété et d'exactitude que chez Platon (l'abondance des métaphores permet plus de discriminations que le petit nombre des procédés de la dérivation ; ex. : ἀ- = *carere, ponere extra*). 2° Le style philosophique latin reçoit une énergie inconnue du grec. De telles interventions de l'image sont profitables à la pensée. — L'image cicéronienne, au rebours, ne s'applique nullement aux rapports (qui demeurent implicites) ; elle fait surgir des visions concrètes ou elle personnifie les notions, c'est-à-dire qu'elle s'adresse à l'imagination, non à l'esprit.

2. On trouvera indiqué brièvement, p. 155, note 1, en quoi consiste « l'assouplissement » dont nous parlons. — Le matériel propre à une évolution vers une forme abstraite ne manquait pourtant pas à Cicéron autant qu'on pourrait le croire ; ainsi : Cic., *Tim.* 46 : « ... cum... sese... *extra* omnem culpam causamque *posuisset*... » (= Plat., *Tim.* 42 D : ... ἵνα τῆς ἔπειτα εἵη κακίας ἑκάστων ἀναίτιος). Il s'agissait là de traduire un adjectif en ἀ- : ἀν-αίτιος, et le chemin à parcourir n'est pas très long entre ce tour et le *ponere extra* + abstrait en *-tas* ou *-tus* de Chalcidius ; on ne découvrirait d'ailleurs pas un deuxième exemple de ce genre dans toute l'œuvre cicéronienne. Nous tentons d'expliquer, dans cette étude, pourquoi le grand auteur classique n'a pas la possibilité d'exploiter à fond les ressources de sa langue (cf., notamment, p. 164).

— Équivalents de ἀδιάφθορον :

Cic. : (principium) ne occidit [quidem] [umquam].

Chalc. : (initium) *caret*... morte.

— Équivalents de ἄψυχον :

Cic. : inanimum [est] (omne...).

Chalc. : (omne corpus) *sine* anima.

— Équivalents de ἔμψυχον :

Cic. : quod [est] animal...

Chalc. : (omne corpus) *cum* anima [est].

Ce tableau rend évidente la banalité de la méthode cicéronienne : ou bien traduction par un adjectif au positif (*aeternum*), ou encore appel au verbe « être » suivi d'une négation renforcée. Une exception : *inanimum*.

Chalcidius, au contraire, déploie un grand luxe de moyens : 1°) Il évite la répétition de la copule autant qu'il le peut et lui substitue souvent des verbes plus adéquats à la nature de la relation (*ostensa*, *caret*, *positam extra*). 2°) Chalcidius met largement en œuvre le système prépositionnel (*in*, *extra*, *sine*, *cum*) ; mais non Cicéron[1].

C) *Principium et animus.*

1°) *La notion de principe.* — Chalcidius manie cette notion avec tant d'aisance, qu'on la trouve exprimée dans son texte, même quand elle est seulement implicite chez Platon :

— τὸ ... ὑπ' ἄλλου κινούμενον.

Cic. : quodque ipsum agitatur aliunde.

Chalc. : aliunde sumpta *uirtute* motus.

— (σῶμα) ᾧ μὲν ἔξωθεν τὸ κινεῖσθαι.

Cic. : quod pulsu agitatur externo.

Chalc. : (corpus) quod quidem habet intra se *motuum uigorem*.

1. La faible exploitation par Cicéron du système prépositionnel — déjà sommaire et rigide en lui-même — est un des aspects les plus curieux du style philosophique classique. Tout concept, en effet, est réductible à un rapport, dont la préposition constitue le symbole (ex. : « humanité » = ce qui est commun *aux* hommes). L'appel aux prépositions semblerait à première vue indispensable dans une langue comme le latin, obligée par les

Un examen superficiel laisserait croire que Cicéron rend sans peine la même notion ; mais il ne faut pas se hâter de conférer à *principium* le sens de « principe » :

— οὕτω δὴ κινήσεως μὲν ἀρχὴ τὸ αὐτὸ αὑτὸ κινοῦν.

Cic. : ita fit ut *motus principium* [ex eo sit], quod ipsum a se mouetur.	Chalc. : sic ergo motus quidem initium quod intimo et genuino motu mouetur.

Cicéron n'ose pas, comme Chalcidius ou Platon, poser directement l'équivalence entre une autonomie de mouvement (τὸ αὐτὸ αὑτὸ κινοῦν) et le principe du mouvement (κινήσεως ἀρχή). Il ajoute : *ex eo sit*. Cette addition cesse de paraître inexplicable, si l'on s'avise que *principium* n'est pas suffisamment abstrait de son sens temporel (commencement). La phrase de Cicéron signifie : « le commencement d'*un*[1] mouvement procède (*ex eo sit*) de ce qui se meut soi-même ». Il aurait, en effet, été incohérent d'écrire : « le commencement d'*un* mouvement *est* ce qui se meut soi-même[2] ».

2°) *L'idée d'âme.* — *Animus*, dans la page des *Tusculanes*, reste assujetti à son sens initial « d'âme incarnée dans un individu » ; ce mot est incapable, comme ψυχή ou *anima* chez Chalcidius, de symboliser la substance de l'âme, c'est-à-dire d'évoquer en même

carences du vocabulaire de développer, par exemple dans des relatives, le contenu des notions grecques. Nous étudions à fond ce problème dans une thèse en préparation : *Cicéron traducteur de Platon. — L'expression de la pensée abstraite en latin.*

1. Nous disons : « *un* mouvement », parce que *motus* désigne un mouvement particulier (observable) et *mouendi le* mouvement conçu en dehors des corps en mouvement. *Motus*, comme la plupart des mots à dérivation abstraite en latin, retombe vite au sens concret, mais le verbe *mouere*, par les virtualités qu'il contient, évoque toute espèce de mouvement possible, c'est-à-dire le concept de mouvement. La répartition des formes *motus* et *mouendi* est conforme à cette distinction ; J. Humbert, analysant le texte des *Tusculanes*, objet de la présente étude, a établi ce point d'une façon décisive (cf. *A propos de Cicéron, traducteur du grec, Mélanges Ernout*, p. 197-200).

2. Il y aurait là une contradiction dans les termes : un corps en mouvement (appelé ailleurs : « quod *semper* mouetur ») ne peut à la fois être au milieu et au commencement d'un mouvement. L'interprétation que nous proposons de *principium* est la seule qui justifie l'insertion de *ex eo sit*, laquelle n'est pas due à une inadvertance dans un texte serré comme le nôtre et *recopié tel quel* par Cicéron à plusieurs années d'intervalle. — Plusieurs exégètes, attachés au sens de « principe », parce qu'ils sont préoccupés, à leur insu, par le texte grec et par des habitudes modernes, sont réduits à comprendre *ex* dans le sens de « conformément à » (entendez : « le principe du mouvement est *analogue* à [celui d'un] corps qui se meut lui-même »). L'économie par Cicéron, dans le contexte, de signes linguistiques chargés uniquement d'expliciter l'abstrait (ici *ex* signifierait « analogue ») rend ce mot à mot peu défendable. (Cf. Dougan, *Tusculanes*, Cambridge, 1905, t. I, p. 69, en note.)

temps l'âme universelle et les âmes particulières qui en sont l'émanation et participent de son unité. Remarquons, en effet, le pluriel *animis* à côté du singulier ψυχῆς :

ψυχῆς οὐσίαν τε καὶ λόγον τοῦτον αὐτὸν τις λέγων οὐκ αἰσχυνεῖται.

Cic. : quis est qui hanc naturam *animis* esse tributam neget?

D'autres détails trahissent le sens strictement limité de *animus* : Cicéron évite de traduire la première phrase du texte grec :

ψυχὴ πᾶσα ἀθάνατος.

Chalc. : omnis anima immortalis.

L'œuvre entière de Cicéron n'offre pas un exemple tel que : « animus aeternus est[1] ». Enfin, contraint de transposer à la fin de sa démonstration : ἀθάνατον ψυχὴ ἂν εἴη, l'auteur latin, pourtant avide de concision dans ce texte, recourt à une périphrase : « [propria natura] animi [atque uis] » :

— εἰ δ' ἐστὶ τοῦθ' οὕτως ἔχον μὴ ἄλλο τι εἶναι τὸ αὐτὸ ἑαυτὸ κινοῦν ἢ ψυχὴν.....

Cic. : nam haec est [*propria natura animi atque uis*], *quae* si est una ex omnibus, *quae* se ipsam semper moueat.....

Chalc. : ..... apparet *animam* solam esse, quae ex se ipsa moueatur.

La répartition de *uis* et de *natura*, chez Cicéron philosophe, tient peu compte du contenu sémantique, très effacé, de ces mots : 1°) L'intervention d'un seul des deux termes (ils sont dans ce cas interchangeables) invite le lecteur à porter le complément au génitif (ici : *animi*) jusqu'à un degré moyen d'abstraction. 2°) Le couple *uis atque natura* indique qu'il faut élever la notion au degré maximum d'abstraction. C'est le volume de l'expression qui mesure le degré d'abstraction, mais l'abstrait n'est pas décrit par

1. L'esprit de Cicéron, rivé à l'observation du monde matériel, n'admet pas que l'âme individuelle, puisqu'elle est *bornée* à des frontières corporelles, soit en même temps et sans solution de continuité l'âme divine et cosmique. Ce trait est général ; notre auteur recule devant l'expression des notions de « transcendance » et de « participation », parce qu'elles impliquent la possibilité, pour un être ou une substance *uniques*, d'être enfermés dans des limites et en même temps répandus à l'extérieur de ces limites. — On démontrerait ce point facilement en se reportant à : H. Merguet, *Lex. zu den philos. Schriften Ciceros, sub uerbis : similis, coniunctus, societas*, etc... ; beaucoup d'exemples, rapprochés de leurs sources grecques, montrent la substitution à μετέχειν (ou à ses homologues) d'un rapport imprécis de parenté qui laisse subsister la dualité et les séparations concrètes des objets.

des signes de valeur *cognitive* (du moins suffisamment cognitive), il est suggéré par des moyens essentiellement *expressifs ou affectifs*. *Vis* et *natura* sont de simples exposants d'abstraction[1].

En résumé, *principium*, *animus*, quoique très familiers à la prose classique, n'évoquent pas la notion de principe ou d'âme, mais seulement des êtres particuliers qui sont un effet visible du principe ou une incarnation de l'âme. Cicéron se résigne une première fois (*principium*) à un transfert de la pensée grecque sur le plan temporel ; une deuxième fois (*animus*) à une approximation de l'abstrait par des procédés indirects.

D) *Extension du vocabulaire abstrait et technique de Chalcidius.*

Dressons un relevé des dérivés rencontrés chez Chalcidius, mais non chez Cicéron (les expressions correspondantes de Cicéron sont placées entre parenthèses) : « caret *generatione* » (« numquam oritur ») ; « intimo et *genuino* motu » (« ipsum a se mouetur ») ; « *genituram* » (« terra ») ; « *conseruationis* rerum causa » (aucun équivalent chez Cicéron, ni chez Platon) ; « ostensa *immortalitate* » (« patet aeternum id esse ») ; « extra *ortus interitus*que *necessitatem* » (« neque nata certe est et aeterna est » ; *certe*, dans les *Tusculanes*, tient le même rôle que *necessitatem* chez Chalcidius).

Le caractère technique de ces termes contraste avec la banalité des tours cicéroniens et — différence non moins importante — Cicéron confie l'essentiel de l'idée à un verbe, Chalcidius à un substantif. Or, le passage d'un type de phrase fondée sur la prééminence du verbe à un système d'expression dont le substantif est l'élément dominant coïncide avec les progrès d'une langue

1. En appliquant ces observations au texte des *Tusculanes*, voici comment on peut reconstituer la démarche intellectuelle de Cicéron (nous ne disons pas « traduire », car une traduction doit préserver le vague et l'inexprimé de la forme latine). — 1° *Natura* employé seul (*hanc naturam animis esse tributam*) suggère : « voilà le caractère des différentes âmes » (degré moyen d'abstraction). 2° *Natura* est renforcé par *uis* (*propria natura animi atque uis*). Noter l'apparition de procédés supplémentaires d'insistance : *a)* le renversement de l'ordre ordinaire (dans ces groupes de synonymes le mot bref précède en général le mot long : *uis atque natura*) ; *b)* la disjonction : *natura* — *atque uis* ; *c)* l'adjonction de *propria*. Entendez : « Il ne s'agit plus *en gros* du caractère des différentes âmes ; je vous demande, par l'addition *atque uis*, d'examiner ce caractère avec la plus grande attention, pour le saisir dans sa nature intime et vraiment essentielle, c'est-à-dire [en tant qu'il est unique et mathématiquement identique à travers toutes les âmes imaginables, *malgré les frontières de leurs vies séparées*]. » Mais le commentaire isolé par des crochets (cf. la note précédente) ne peut pas être extrait du résidu sémantique, très pauvre, encore présent dans *natura atque uis*. Cicéron se borne à stimuler par l'insistance les facultés d'abstraction du lecteur.

vers l'abstraction[1]. En outre, le jeu des suffixes est plus varié dans la dérivation des adjectifs et des substantifs que dans celle des verbes ; enfin, les innovations de Chalcidius ne l'empêchent pas d'utiliser concurremment tout le vocabulaire du texte de Cicéron. D'où, chez l'auteur du IVe siècle, une aptitude à discriminer que le grec même pourrait envier ; choisissons comme exemple la traduction de ἀγένητον :

1. — ἐπειδὴ δ' ἀγένητόν ἐστι.....

Cic. : quod si numquam oritur... Chalc. : et quia caret *generatione*...

2. — ..... ἀγένητον τε καὶ ἀθάνατον ψυχὴ ἂν εἴη.

Cic. : neque nata certe est et aeterna est. Chalc. : (animam)... positam extra *ortus* interitusque necessitatem.

Generatio (valeur active du suffixe) éveille l'idée d'une personne qui engendre le principe ; l'idée de naissance est donc d'une certaine manière limitée et déterminée. *Ortus* (valeur absolue de *-tus*) note que l'âme est étrangère à toute forme de naissance (spontanée ou provoquée par un *genitor*). A la fin du texte, la notion indiquée par l'unique mot grec ἀγένητον a été poussée jusqu'à l'abstraction intégrale. Mais le progrès ici en cause s'effectue sur le *plan intellectuel*, tandis que les étapes du mouvement logique sont signalées chez Cicéron par l'accumulation progressive d'effets *rythmiques* et de moyens *expressifs* (cf. p. 163).

E) *Résumé : deux méthodes opposées dans l'expression de l'abstrait.*

1°) Dans les *Tusculanes*, l'idée abstraite et la vue concrète sont confondues dans la même expression : *non occidit* signifie : « tel être ne meurt pas » ou « tel être n'est pas *susceptible* de mourir » ; l'expression abstraite de Chalcidius mobilise deux ou même trois termes, dont l'un a pour fonction exclusive de symboliser un rapport déterminé (« *caret* generatione »). L'expression abstraite reçoit une forme spécifique.

1. Sur l'aptitude comparée du verbe et du substantif à l'abstraction, cf. A. Lombard, *Les constructions nominales dans le français moderne*, Upsal-Stockholm, Almquist et Wiksell, 1931.

2°) Loin de forger, au contact du grec, des armes nouvelles — ou d'assouplir les anciennes — Cicéron n'exploite pas à fond les ressources pourtant insuffisantes du latin ; il emploie sans lassitude les outils inséparables du langage le plus élémentaire (*esse*, la négation, l'instrumental). Chalcidius bénéficie d'un jeu de procédés précis et surabondants. D'un côté, il y a réduction d'un matériel déjà trop pauvre, de l'autre une profusion de moyens qui dépasse le nécessaire.

3°) L'usage abstrait de la langue n'est pas commandé seulement par des qualités de structure (nombre et précision des outils), mais par des conditions psychologiques et historiques chez l'écrivain et chez le destinataire de l'énoncé. Ces conditions, réalisées dans l'esprit de Chalcidius et de ses lecteurs, expliquent[1] pourquoi *anima* et *initium*, comme ψυχή et ἀρχή, se prêtent à exprimer sans précaution de style le concept ou, indifféremment, des représentations particulières. On ne voit pas que Cicéron ait tenté d'accélérer la préparation psychologique qui devait conduire à une telle indépendance des mots vis-à-vis de la représentation concrète.

II. — La structure de la phrase

A) *La proposition relative.*

Comme dans tous les textes traduits par Cicéron, la relative est l'équivalent le plus fréquent : 1°) de l'article, 2°) du participe présent passif, 3°) du participe présent neutre actif quand il est substantivé (τὸ αὐτὸ αὑτὸ κινοῦν = *quod ipsum a se mouetur*), 4°) d'une grande partie des abstraits défaillants ou peu usités en latin (ἔμψυχον = *quod* [*est*] *animal*), 5°) du relatif grec (ὅσα κινεῖται =

1. *Initium*, par exemple, éveille l'image d'un commencement défini : le commencement d'*un* mouvement. Puis l'esprit, dans une opération d'un autre type, saisit instantanément et d'une seule vue tous les commencements imaginables. Mais, pour ce faire, il a dû *oublier* tout caractère capable d'individualiser un commencement. Or, que peuvent donc être ces commencements rassemblés en un éclair hors du moindre support matériel, sinon le facteur commun qui provoque le début de toute chose, c'est-à-dire ce que justement nous appelons un « principe »? Mais la faculté d' « oubli » ici alléguée, la capacité à s' « abstraire » de la vision objective supposent une gymnastique et des habitudes sociales et historiques, fruit d'un long passé philosophique. — Cet aperçu intéresse l'histoire et la sociologie, mais le philologue retiendra que la *structure du latin* (absence d'article, peu de participes, peu de prépositions), en confinant l'usager dans la pratique quotidienne d'une logique trop simple, contrariait l'apparition d'une pareille diathèse intellectuelle chez les lecteurs latins.

quae mouentur)[1]. De plus, notre auteur juge si pratique la subordination par relation qu'il transpose certaines conjonctions grecques en un relatif ; ainsi εἰ = *quod* :

εἰ γὰρ ἔκ του ἀρχὴ γίγνοιτο οὐκ ἂν ἐξ ἀρχῆς γίγνοιτο.	Cic. : nec enim esset principium *quod* gigneretur aliunde.

Les conséquences inévitables d'un tel emploi de la relative sont les suivantes :

1°) La page des *Tusculanes* contient 11 relatives de plus que celle du *Phèdre* (dont 7 rendent le groupe τό + participe).

2°) Le texte latin recourt sans mesure aux formes personnelles du verbe (τοῦ ὑφ' ἑαυτοῦ κινουμένου = *quod se ipsum* moueat) ; l'expression de la copule, notamment, est obligatoire dans les relatives ici en cause, puisqu'elles constituent des définitions (cf. J. Marouzeau, *La phrase à verbe « être »*, p. 167). Mais le verbe assume la tâche de traduire des notions que le latin ne marque pas à l'aide d'un adjectif ou d'un substantif (ἀδιάφθορον = *ne* occidit *quidem umquam*). La version cicéronienne (21 lignes dans l'éd. M. Pohlenz, Teubner, 1912) compte 32 formes verbales personnelles de plus que le texte du *Phèdre*.

3°) Cicéron est entraîné à un genre spécial de *uariatio sermonis*, même si le verbe reste identique (alternance des voix, des temps et des modes non imposée par les exigences de l'analyse philosophique) : τὸ αὑτὸ κινοῦν est interprété trois fois par Cicéron : « quod se ipsum *mouet* », « quod ipsum a se *mouetur* », « (animi natura) quae se ipsam semper *moueat* », etc.....

4°) Le retour continuel du relatif, joint au fait que les autres subordonnants commencent par les mêmes lettres que le relatif, détermine le martèlement de la phrase par le groupe allitérant *qu-*.

1. Ce cinquième point est si évident qu'on demandera peut-être pourquoi nous l'avons mentionné. — Il n'est pas inutile de rappeler que le relatif latin, outre ses fonctions de suppléance, continue à jouer son rôle normal. En effet, les outils de remplacement utilisés par Cicéron pour remédier aux défauts de sa langue ne reçoivent pas de caractère propre à distinguer leurs nouveaux emplois de leur fonction primitive et spécifique ; il en résulte une usure rapide dont nous avons donné un exemple (*R. É. L.*, 1947, *Cicéron traducteur de Platon*, p. 187 et suiv.) à propos de la conjonction *ut*, laquelle, utilisée à toutes fins, devient incapable de signifier la conséquence avec précision quand l'analyse philosophique le réclame. En bref, *l'emploi d'un procédé d'expression comme palliatif altère par banalisation les caractéristiques originelles de cet instrument.* Chez Chalcidius, la situation est autre parce que l'effectif des relatives est fortement réduit et aussi — nous allons le voir — parce que ces propositions font l'objet, dans certains cas, d'une caractérisation ingénieuse.

Une pareille répétition — commandée par la structure du latin (pas d'article, peu de participes) — rendrait la lecture du texte désagréable, si notre auteur subissait *passivement* les contraintes de la langue. Mais Cicéron affecte d'avoir délibérément choisi une scansion régulière de la phrase ; d'un obstacle à la beauté littéraire, il tire un effet stylistique[1] : 1°) en multipliant au delà du nécessaire les consonnes *qu-* ; 2°) par la place du relatif soigneusement détaché en tête de membres égaux :

μόνον δὴ τὸ αὐτὸ κινοῦν, ἅτ' οὐκ ἀπολεῖπον ἑαυτό, οὔποτε λήγει κινούμενον, ἀλλὰ καὶ τοῖς ἄλλοις ὅσα κινεῖται τοῦτο πηγὴ καὶ ἀρχὴ κινήσεως.

Cic. : solum igitur *quo*d se ipsum mouet, *qui*a [num*qua*m] deseritur a se, num*qua*m ne moueri [*qui*dem] desinit, *qui*n etiam ceteris *qua*e mouentur, hic fons, hoc principium est mouendi.

On notera l'insertion de mots tels que *numquam*, *quidem*, peu utiles au sens (voir un autre ex. *inf. loc.*, p. 159, 2e ex.).

5°) A l'intérieur d'une phrase périodique, la relative n'a pas la libre mobilité d'un substantif ou d'un participe ; elle ne permet pas une subordination complexe des idées les unes aux autres comme les instruments grecs qu'elle remplace[2].

La page de Chalcidius nous montre un maniement de la relative inconnu de Cicéron :

— ... ὑπ' ἄλλου κινούμενον.

Cic. : *quod*que ipsum agitatur aliunde.

Chalc. : aliunde *sumpta uirtute* motus.

1. Le lecteur de Cicéron pourrait croire que le retour implacable des syllogismes sous une même forme est l'effet d'une volonté stylistique. Mais une telle illusion risquerait de nous tromper sur la nature des moyens d'analyse de la langue latine (dont le nombre aurait été réduit à dessein par l'écrivain). — En réalité, nous ne sommes pas en présence d'une méthode d'exposition librement choisie ; l'art des *Tusculanes*, ici, doit être interprété comme la métamorphose en beauté littéraire d'une contrainte linguistique, que Cicéron a l'adresse d'accepter au lieu de chercher à la vaincre par des moyens indirects. La fréquence des groupes *qu-* est importante, moins par la structure phonique de ces consonnes (dont le rôle ne peut être apprécié d'une manière objective) que par la répétition d'initiales identiques dans la plupart des propositions (les autres causes de l'uniformité sont énumérées p. 161). D'autre part, quand nous disons : « Cicéron *affecte* d'avoir délibérément choisi... », nous n'entendons pas que notre auteur a une conscience nette de son procédé ; il faut voir là, plutôt, une heureuse intuition artistique. — Enfin, il est clair qu'un rythme de ce genre n'était pas suggéré à Platon par le matériel linguistique, puisqu'au relatif latin répondent en grec : l'article, les composée en ἀ-, le relatif ὅς, des conjonctions à initiale variable : ἅτε, ἐπειδή, et des participes (ἔχον = *quando... habet*).

2. En effet, une subordination des relatifs les uns aux autres, en cascade, rendrait vite la phrase latine inextricable. En grec, le substantif est aisément subordonné à un participe

— εἰ γὰρ ἔκ του ἀρχὴ γίγνοιτο, οὐκ ἂν ἐξ ἀρχῆς γίγνοιτο.

Cic. : nec enim esset principium *quod* gigneretur aliunde.

Chalc. : nam *si* ex aliquo, initium non erit initium.

1°) L'omission fréquente du verbe allège la proposition :

— πᾶν γὰρ σῶμα, ᾧ μὲν ἔξωθεν τὸ κινεῖσθαι ἄψυχον, ᾧ δ' ἔνδοθεν αὐτῷ ἐξ αὑτοῦ ἔμψυχον.

Cic. : inanimum est enim omne quod pulsu agitatur externo; quod autem [*est*] animal, id motu [*cietur*] interiore et suo.

Chalc. : etenim omne corpus quod quidem habet intra se motuum uigorem cum anima est; *quod uero extra sine anima.*

2°) Le volume des relatives, dans la majorité des cas, est de 9 ou 10 syllabes chez Cicéron, c'est-à-dire presque identique[1]; le nombre des syllabes, chez Chalcidius, oscille entre 4 et 23 :

— τὸ δ' ἄλλο κινοῦν.....

Cic. : quod autem mot(um) adfert alicui (10).

Chalc. : quod aliud mouet (6).

— (σῶμα) ᾧ μὲν ἔξωθεν τὸ κινεῖσθαι.

Cic. : (omne) quod puls(u) agitatur externo (9).

Chalc. : (corpus) quod quid(em) habet intra se motuum uigorem (13).

— καὶ μήποτ' αὖθις ἔχειν ὅθεν κινηθέντα γενήσεται.

Cic. : (nec uim ullam nanciscatur) qua primo pulsa moueatur (9).

Chalc. : (nec ullum remedium fore) quo demum quae moueri conseruationis rer(um) exigat causa recreentur (23).

Mais certaines relatives conservent dans le « Commentaire du Timée » une longueur identique : celles qui traduisent le groupe τό + part. neut. + pron. neut. (τὸ αὐτὸ κινοῦν) ; l'étendue variable des pièces du contexte rend très sensible cet élément de sta-

lui-même dépendant d'une proposition qui peut à son tour être commandée par d'autres ; une telle syntaxe, quoique sans lourdeur, se prête à refléter fidèlement la hiérarchie complexe des idées.

1. Sur la longueur approximativement ou rigoureusement égale des « membres », cf. J. Marouzeau, *Styl.*, 2e éd., Paris, Belles-Lettres, 1946, p. 290. — La différence relevée ici entre les deux traducteurs est capitale : le volume, chez Chalcidius, varie *selon les exigences de l'idée;* chez Cicéron, l'idée doit se plier à des contraintes rythmiques qui préexistent à l'expression.

bilité : *quod semper mouetur* (6), *quod seipsum mouet* (6), *quod aliud mouet* (6), *quod ex se mouetur* (6). — Le lecteur perçoit ces membres comme des unités indissociables nettement différenciées des autres relatives ; sans violer la nature du latin, Chalcidius caractérise une fonction nouvelle. Rien, chez Cicéron, ne permet de distinguer la relative qui transcrit τὸ αὐτὸ κινοῦν des autres propositions.

3°) La variété des procédés de subordination chez Chalcidius explique l'absence de *qu-* en tête de chaque subordonnée :

Cic. : *qu*od semper mouetur, aeternum est, *qu*od autem motum adfert alicui, *quodqu*e ipsum agitatur aliunde, *qu*ando finem habet motus, uiuendi finem habeat necesse est.	Chalc. : *quia* quod semper mouetur, semper in uita est, *at uero*] quod aliud mouet, *aliunde sumpta uirtute motus, pausam mouendi patiens*, pausam quoque uitae habeat necesse est.

Le relatif est souvent écarté de la position initiale, grâce à une particule ou à un adverbe (*at uero*) ; les mots comme *umquam*, *quidem* disparaissent :

Cic. : *qu*od si [num*qu*am] oritur, ne occidit [*qu*idem], [um*qu*am].	Chalc. : [*et*] quia caret generatione caret etiam morte.

Les différences entre les deux traducteurs sont analogues dans le traitement des autres subordonnées.

B) *Propositions subordonnées autres que les relatives.*

Cic. : *qu*ando finem habet motus,...	Chalc. : pausam mouendi *patiens*,...
— *qui*a numquam deseritur a se,...	— *ut* quod numquam motum suum deserat,...
— *qu*od si numquam oritur,...	— *et* quia caret generatione,...
— si *qui*dem necesse est,...	— nimirum enim,...
— cum igitur pateat,...	— quare, ostensa immortalitate,...
— *qu*ae si est una ex omnibus,...	— quod cum ita sit apparet animam solam esse...

Le volume de ces propositions est le même, chez Cicéron, que celui des relatives, circonstance qui aggrave la monotonie de la phrase. — Prenons note du fait suivant : Chalcidius se sert du par-

ticipe présent au lieu d'une conjonction (*patiens*) ; il emploie trois ablatifs absolus : *sumpta uirtute motus, initio sepulto, ostensa immortalitate* (pas un chez Cicéron) ; le nombre des conjonctions est augmenté (*ut, quod*) ; certaines conjonctions grecques sont traduites par un adverbe (*nimirum*). Le style de Chalcidius exploite plus largement et plus librement les possibilités de la syntaxe latine.

C) *Particules et instruments de liaison.*

Un des traits caractéristiques de la prose philosophique est le souci d'enchaîner phrases et propositions les unes aux autres conformément à leurs rapports logiques véritables — sans préoccupation d'ordre littéraire. Or, Chalcidius traduit les particules de Platon[1] sans aucune exception (quelquefois des conjonctions utilisées ailleurs à d'autres fins servent uniquement à transposer un μέν ou un γάρ). Chalcidius dispose de 18 outils de liaison différents ; Cicéron se contente pratiquement de 5 (7 si l'on tient compte de *ita* et de *quin etiam*, qui n'apparaissent qu'une fois). Voici les instruments réservés à noter d'une manière explicite l'articulation des idées par Chalcidius : *quia, at uero, quoque, ergo, porro, quando, etiam, quippe, nimirum enim, demum, quidem... uero* (= μέν... δέ), *proptereaque*. Le successeur de Cicéron ne se prive pas pour autant de recourir aux autres particules déjà employées dans les *Tusculanes*.

Cicéron, par contre, omet souvent de traduire les particules grecques ; l'effectif trop restreint de ses propres particules explique qu'elles soient dans une large mesure interchangeables (par ex. δέ = *autem*, à côté de : δέ = *nam* ou *igitur* ; καί = *quin etiam* ou *quidem*) et peu appropriées à des fonctions bien différenciées.

D) *Chiasmes.*

Le texte de Cicéron présente 5 chiasmes (aucun dans le modèle grec, aucun chez Chalcidius) :

— quando 1 finem..... 2 motus, 2 uiuendi 1 finem habeat necesse est.

1. Rappelons que ce relevé est strictement limité aux deux pages confrontées dans cette étude ; on voit que le nombre des particules de Chalcidius est considérable, puisque le texte ne dépasse pas vingt lignes.

— uel 1 [concidat] 2 omne caelum 2 omnisque terra 1 consistat necesse est.

Le goût de la variété n'explique pas à lui seul l'introduction de ces chiasmes[1]. L'écrivain classique se fie plus, pour faire comprendre le lien entre les parties du discours, à la symétrie de la phrase et aux rapports suggérés par l'éclairage réciproque entre les mots ou les propositions qu'aux particules de liaison.

E) *Architecture du développement.*

A l'aide des indications précédentes, nous sommes en mesure de définir l'organisation d'ensemble du style cicéronien.

Les subordonnées. — Uniformes par la longueur, elles le sont aussi par la monotonie de leur structure grammaticale : 1) Toutes ont pour pilier une forme personnelle du verbe. 2) Les autres mots sont rattachés au verbe selon deux schémas syntaxiques élémentaires ; ou bien : sujet + copule + attribut, ou encore : sujet + verbe + *un* complément (soit un accusatif, soit un ablatif d'origine ou d'instrument). — Enfin, les subordonnées donnent d'autant plus l'impression de reproduire mécaniquement un seul type qu'elles débutent par les initiales *qu-*, qui scandent des membres sensiblement égaux.

Les propositions indépendantes. — Leur syntaxe rivalise de simplicité avec celle des subordonnées :

— nam e principio oriuntur omnia...
— id autem nec nasci potest nec mori...

Rapport entre principales et subordonnées. — L'enchaînement entre ces propositions est le suivant (surtout dans la partie centrale du texte) : 1) Principale : anaphorique *is* + copule (toujours

1. Le chiasme est souvent, en latin, une figure de rhétorique différente des autres ; au lieu d'apparaître comme un pur ornement littéraire, il constitue une partie intégrante de l'expression (ce point a été noté très justement par K. F. von Nägelsbach, *Lateinische Stilistik*, 8e éd., Nürnberg, Geiger, 1905). — Dans le texte des *Tusculanes* ici en cause, l'apparition du chiasme coïncide deux fois avec l'omission de ἀνάγκη ; cf. un autre exemple p. 147, note, où le chiasme permet d'exprimer avec plus de force les relations insuffisamment décrites par l'ablatif instrumental (*pulsu, motu*). — Toutefois, ces vues n'ont rien d'absolu et le chiasme peut être amené, en latin comme en grec, par le désir de varier le discours.

exprimée) + attribut. — 2) Relative, dont *is* est l'antécédent :

— motus principium [ex eo sit], quod ipsum a se mouetur.
— aeternum id [esse], quod se ipsum moueat.
— inanimum [est] enim omne, quod pulsu agitatur externo (etc..., etc...).

Au début et à la fin du raisonnement, le schéma dominant est le même, mais l'ordre des propositions est interverti (auquel cas l'anaphorique est parfois omis) :

— quod semper mouetur, aeternum [est].
— quod autem [est] animal, id motu cietur interiore et suo.

On objectera la présence de *ita fit ut* ou de *necesse est*. Mais la régularité de la construction n'est pas brisée : ces propositions paraissent demeurer en retrait de l'ordonnance générale, car elles sont suivies ou précédées de la même cellule syntaxique que nous venons de décrire. Enfin, la relative est souvent sujet du verbe *esse* accompagné d'un attribut : le groupement des propositions est donc en beaucoup de cas analogue au groupement des mots dans chaque proposition.

Tyrannie de la structure binaire. — Le type de subordination fondamental est binaire (cf. les deux paragraphes précédents), des chiasmes sont ajoutés, et Cicéron semble poursuivre une perfection géométrique des parallélismes :

— (ἀρχὴ...) ... οὔτ' αὐτή ποτ' ἔκ του, οὔτ' ἄλλο ἐξ ἐκείνης γενήσεται.

Cic. : (principium)... nec ipsum ab alio [*renascetur*], nec aliud a se *creabit*.

Chalc. : (initium)... neque ipsum ex aliquo *reparabitur*, nec quicquam ex eo.

— ἢ πάντα τ' οὐρανὸν πᾶσάν τε γένεσιν συμπεσοῦσαν στῆναι.

Cic. : uel *concidat* omne caelum omnisque terra *consistat* (necesse est).

Chalc. : aut omne caelum omnemque genituram *labefactatam consistere*.

Refrains rythmiques. — Les trois phases du raisonnement sont fortement séparées grâce à un artifice rythmique. Trois propositions scellent le résultat acquis à la fin de chaque

paragraphe ; elles ont une longueur rigoureusement identique :

— ... παῦλαν ἔχει ζωῆς.

Cic. : uiuendi fin(em) habeat [necess(e) est] (10).	Chalc. : pausam [quoque] uitae patiatur [necess(e) est] (13).

— τοῦτο πηγὴ καὶ ἀρχὴ κινήσεως.

Cic. : [hic] fons, hoc princi-pi(um) est mouendi (10).	Chalc. : fons et initium motus fit (9).

— ἐξ ἀνάγκης ἀγένητόν τε καὶ ἀθάνατον ψυχὴ ἂν εἴη.

Cic. : *neque* nata cert(e) [*est*] et aetern(a) est (10).	Chalc. : proptereaque posit(am) extr(a) ortus interitusque necessitatem (20).

Les procédés de l'insistance et de la symétrie, plus nombreux dans la deuxième formule que dans la première, s'accumulent dans la dernière (coordination renforcée, rimes, assonances des *a*, allitérations des *n* et des *t*, addition de *est*).

Le dessin que nous venons de tracer est exact si l'on s'en tient au *matériel syntaxique* : il ne faut pas être la dupe d'un tour de force littéraire[1] qui produit de la beauté avec d'aussi pauvres moyens.

F) *La genèse du style cicéronien est déterminée par les lacunes du latin.*

Les lacunes du latin seules expliquent la genèse de cette armature inflexible et de l'art cicéroniens. Les pages précédentes

1. Cicéron détourne certains procédés littéraires de leur objet et se sert de leur valeur expressive pour suggérer très indirectement les notions abstraites qui lui manquent. — Cela est vrai ici comme ailleurs, mais notre texte a été, en plus, l'objet d'un travail d'orfèvrerie très discret qui risque de dissimuler la véritable nature du matériel mis en œuvre. Disons très brièvement que : 1° L'uniformité est brisée par d'imperceptibles changements dans la place du verbe, par l'insertion intermittente d'un adverbe (*semper*), par des alternances entre les indéfinis (ἔκ του = *aliunde; ab alio*), par la substitution d'une locution verbale au verbe simple (*quod... motum adfert alicui, quod se ipsum mouet*), etc..., etc... Il n'y a là que de l'habileté (cf. en français l'art de La Bruyère). 2° Le « tour de force littéraire » consiste à faire coïncider beaucoup de ces variations du détail avec des discriminations qui, en fait, *sont peu utiles à l'idée*, mais donnent l'illusion d'être nécessaires (ex. : *orior* = fait pur et simple de naître ; *nascor* = naissance associée à l'idée contraire de mort ; *gigno* = naissance associée à l'idée de la cause créatrice ; *creare* = naissance, quand on envisage surtout la nature propre de l'être créé). De même, l'opposition entre *mouere* (mouvement en général) et *agitari* (impulsion d'origine extérieure) est parasite.

suivent l'ordre des contraintes linguistiques successives qui frustrent l'écrivain de sa liberté : pas d'article, d'où le surnombre des relatives — mais la relative gravite autour d'un verbe ; une cause concurrente (le transfert de l'abstrait au verbe) accroît l'effectif des formes personnelles — ; pas d'explicitation du rapport abstrait, mais recours à la copule et à la négation, d'où la pauvreté de la structure syntaxique des subordonnées. — L'assemblage de ces pièces monotypes subit la loi d'un automatisme interne : relatives et subordonnées ne peuvent s'emboîter l'une dans l'autre indéfiniment, d'où la juxtaposition, elle-même bornée par la nécessité de marquer les divisions du développement ; or, le groupement le plus simple est l'association ou l'opposition de deux termes : la relative est l'élément de base ; pour la décliner comme un participe ou un substantif, il faut le secours d'un anaphorique suivi d'un verbe principal, d'où l'*oratio bimembris* (la cause précédente déjà y conduisait). Dira-t-on que le groupement ternaire était possible? Mais comment séparer clairement les couples des pièces isolées et des associations par trois, quand chaque pièce sort du même moule? — L'art d'écrire n'échappe pas aux lois générales de l'activité humaine : un ouvrier qui commence à ranger des objets identiques corrige les manquements à l'ordre général, d'où les retouches qui complètent la symétrie du texte cicéronien.

Le seul moyen de se soustraire à de telles conséquences eût été de créer un arsenal varié d'outils ajustés à l'expression de l'abstrait. Nous avons vu que Cicéron disposait d'un matériel presque aussi abondant que celui de Chalcidius, mais qu'il le laisse inemployé (prépositions, et même une grande partie des dérivés étudiés p. 153) ; bien plus, les tours caractéristiques de Chalcidius sont à l'état d'ébauches sporadiques dans l'œuvre cicéronienne (ex. : *ponere extra*). Cicéron, toutefois, ne pouvait exploiter ces ressources sans donner en même temps[1] à *principium* et à *animus* la souplesse de ἀρχή et de ψυχή ; comme un tel changement *ne dépendait pas d'une création linguistique*, mais de conditions psychologiques chez le public (cf. p. 155), il est clair que les innovations

1. Sous peine d'une discordance entre les nouveaux procédés de l'expression abstraite que Cicéron aurait créés et l'immobilisme des mots *principium* et *animus* enchaînés à des représentations particulières.

cicéroniennes n'auraient pas été accueillies par l'usager latin. Condamné à confondre l'abstrait et le concret dans une seule expression, par conséquent, à la réduction en nombre et à l'usure des instruments du langage (cf. p. 156, note 1), le traducteur classique accepte le déterminisme dont nous venons d'examiner les ressorts.

Précisons bien la nature des procédés cicéroniens :

1°) Tous les moyens mis en œuvre dans la page des *Tusculanes* se retrouvent dans les textes latins prélittéraires : la structure organique binaire, les relations implicitées dans des oppositions ou des parataxes et jusqu'à la longueur même des membres (cf. l'admirable chapitre de P. Lejay, *Histoire de la littérature latine*, Paris, Boivin, 1924 : « Le récitatif non mesuré et le carmen », p. 134 sqq.). Cicéron traite ici la philosophie grecque en pleine maturité avec les procédés linguistiques (nous ne disons pas littéraires) caractéristiques du latin antérieur à l'influence de la rhétorique et de la pensée grecques[1] !

2°) La pénurie des instruments d'analyse détermine par un mouvement compensatoire un renforcement des effets littéraires. Des artifices qui participent tous, à des titres divers, de l'expressivité (*uis atque natura*, antithèses, balancements, etc...) remplacent les outils défaillants. Entendons bien que l'ornement n'est pas surajouté à l'expression ; il en fait partie intégrante, puisqu'il a le rôle essentiel de déclencher chez le destinataire la reconstitution de l'inexprimé. Cette collaboration des agréments littéraires à une fin qui n'est pas la leur, laquelle est de plaire, donne à Cicéron une physionomie très originale comme écrivain d'idées (cf. notre article : *Cicéron traducteur de Platon*, *R. É. L.*, 1947, p. 178 sqq.).

3°) Une autre répercussion des défauts du latin est le renforcement continuel des liens logiques. Le tracé discipliné du développement, le retour de propositions sensiblement égales, l'allitération des subordonnants confèrent un caractère obsédant à la logique cicéronienne ; d'ailleurs on a le droit de décider *a priori* que l'idée grecque ne sera pas introduite sans violence dans ce

1. Sur la « convergence de deux traditions, l'une nationale, l'autre empruntée », cf. J. Marouzeau, *Styl.*, 2e éd., p. 288 ; remarquer dans les textes anciens cités par cet auteur la longueur des membres. Mais, dans le texte objet de notre article, il n'y a pas « convergence » ; on observe une adhésion exclusive à la tradition nationale.

cadre rigide ; là où Platon lâche ses prises comme pour inviter le lecteur à se défier de la tyrannie formelle de la preuve, Cicéron assène l'affirmation (ex. : noter la conclusion : Plat. — ... ἀγένητόν τε ... ἂν εἴη = « neque nata... *est* »)[1]. Mais chacun comprend que l'esprit latin, trop logique parce que peu abstracteur, tire de cette faiblesse une force de diffusion bien supérieure à celle du grec.

* * *

La version de Chalcidius compose avec celle des *Tusculanes* une antithèse presque idéale. Les causes qui, postérieurement à Cicéron, ont favorisé l'éclosion d'une langue philosophique ne sont pas mystérieuses : 1°) la décadence de la prose classique, d'où la fin de l'asservissement à l'expression « correcte » (c'est-à-dire à la logique littérale inconnue de la spéculation abstraite) ; 2°) la traduction des textes sacrés, d'où le souci d'un développement complet et scientifique du sens[2] ; 3°) plusieurs siècles d'exercice philosophique qui permirent aux termes comme *anima*, *initium* de transcender les cloisonnements autrefois infranchissables des séparations concrètes (cf. p. 152, note 1).

Conclusions.

I. Les inflexions d'une forme malléable, chez l'auteur du IVe siècle, suivent avec docilité les indications nuancées de Platon. Le texte de Chalcidius est écrit dans une langue philosophique, parce que la phrase, quoique correcte, ignore la vanité littéraire et rencontre une beauté d'ordre intellectuel dans la coïncidence de l'expression et de l'idée. La prose des *Tusculanes* contente d'abord des impératifs qui ne sont pas ceux de la pensée et qui préexistent à l'expression ; l'idée, incurvée, transposée, résumée,

1. Les symptômes de la violence logique du latin sont innombrables dans notre texte. Observer entre autres choses l'emploi curieux de *necesse est*. Cette proposition est ajoutée quand il s'agit d'une vue du monde objectif qui échappe aux nécessités logiques (*terra consistat* [*necesse est*]) ; mais ἀνάγκη est deux fois implicite dans un chiasme, alors que nous sommes en plein syllogisme (ex. : 1 *numquam* 2 *oritur* 2 *ne occidit quidem* 1 *umquam*).

2. Cf. des exemples dans l'article de G. Cuendet, *R. É. L.*, 1933, p. 380 sqq., *Cicéron et saint Jérôme traducteurs ;* voir aussi : F. Blatt, *Classica et Mediaeualia* I, 1938, p. 217-242, *Remarques sur l'histoire des traductions latines.*

doit s'accommoder de règles qui entravent l'écrivain comme les exigences d'un poème à forme fixe.

II. Statuer que Chalcidius possède des outils différenciés adaptés à une exposition complète du sens n'est pas suffisant. La notation de l'abstrait, du point de vue de la technique philosophique, est beaucoup plus riche, plus précise et plus adéquate chez Chalcidius *que dans le modèle platonicien lui-même.* Les manques du latin expliquent à la fois l'orientation rétrograde du style cicéronien et la création par le latin postérieur d'une langue philosophique qui, comme telle, surpasse le grec. Un instrument créé de toutes pièces est, en effet, mieux approprié à des besoins nouveaux qu'un instrument ancien, même pourvu de qualités ; d'un approfondissement inconnu du grec et dont une faiblesse du latin a été l'occasion nous avons proposé maint exemple (composés en ἀ-, discrimination par la variété des suffixes, analyse plus poussée des relations grâce à certain emploi de l'image ; sur ce dernier point, cf. p. 149, note 1).

III. Si l'on admet que Cicéron, malgré son génie du style, malgré d'innombrables pressentiments linguistiques objets d'une exploitation si féconde par les penseurs qui l'ont suivi, n'est cependant pas, dans tous les sens du mot, le créateur de la langue philosophique moderne, il faut se garder d'attribuer par un mouvement précipité tout le mérite d'une telle création à la scolastique et au latin du Moyen Age[1]. L'intention la plus importante du présent article est de suggérer qu'une langue philosophique existait à la fin de la latinité ; nerveuse, richement différenciée, adulte dans ses articulations, on la sent prête, dans le texte de Chalcidius, à l'assaut d'une pensée même plus abrupte que celle du *Phèdre.*

R. Poncelet.

1. On prendra une vue d'ensemble de notre dette à l'égard du latin du Moyen Age dans un article du R. P. Hubert : « Quelques aspects du latin philosophique au XII^e^ et au XIII^e^ siècle », *R. É. L.*, 1949, p. 211 sqq.